

Chronique Universitaire

VOS FUTURS

"Si tu savais ma chère..."

Jeune fille intelligente qui crois connaître les étudiants; toi qui en as déjà aimé, qui en aimes ou qui en aimeras un ou plusieurs, c'est à toi que je m'adresse: je veux faire passer sous tes yeux—comme on fait au cinéma—les spécimens les plus communs, les plus rencontrés de ce menu fretin si précieux, toujours si bien, si soigneusement mis, pommadé, frisotté qui pullule à l'Université, et qui sature l'atmosphère des lieux où il passe de l'odeur du dernier parfum de la dernière mode et chez qui la fatuité et la bêtise sont toujours en vogue: les trois quarts des universitaires en sont.

Je suis bien persuadé que tu ignores presque tout de la vie, du caractère et des aspirations de ces jouvenceaux qui viennent, deux fois par semaine, le réciter des fadeurs trois heures durant, car il ne t'est pas donné de les voir au naturel; l'étudiant en effet a trois visages: celui d'un idiot quand il parade dans les rues avec ses confrères, celui d'un poseur quand il est dans un salon et qu'il te rend visite et enfin, le sien—pas toujours cependant—à l'Université.

Un jour donc, tu l'as connu, lui, ce jeune homme dont le langage fade depuis plusieurs mois agit sur tes sens comme le chloroforme; dans les causeries que vous avez ensemble, à peine as-tu le temps de placer un mot, et pourtant, pourtant, si tu savais qu'il m'a dit hier que tu l'ennuyais profondément... ce qui te rendrait furieuse car je sais bien que c'est lui qui t'ennuie.

Ah! de celui-là ne me demande pas ce que je pense, jeune fille, car je crois bien que je te répondrais à la manière de Victor Hugo qui, émettant son opinion sur l'un des deux sexes dont se compose le genre humain, terminait ainsi: "Et la conclusion, la voici: "Viens mon chien!"

On ne peut pas être plus dédaigneux, n'est-ce pas?

Quant à cet autre que tu as pitié, l'an dernier, de ne plus revenir chez toi, ne t'inquiète pas de lui: en aucun temps que tu voudras l'avoir à tes côtés, tu n'auras—toi, dont les parents sont très riches—qu'à lui faire soupçonner le chiffre de ta dot en lui souriant de façon engageante, pour le voir aussitôt à tes pieds; lui, qui jusque-là n'avait rien à te dire, il deviendra éloquent; son cœur, vois-tu, est comme ces phonographes automatiques, qui ne parlent que lorsqu'on y met de l'argent, des sous; son corps est aux enchères, il se donnera à celle qui lui offrira le plus; il n'a peut-être pas les doigts crochus du juif véreux, mais il en a l'âme: "Business in business" dit-il avec son sourire bête.

Il n'a jamais lu Goethe, mais il sait par intuition cette phrase que le philosophe allemand a mise dans la bouche de l'un des personnages de "Herman et Dorothee": "Un garçon estimable mérite une fille bien dotée"; et il se croit estimable... Pauvre de lui!

Il n'y a pas si longtemps que tu me demandais si je connaissais Vantard, et, sur ma réponse négative, que tu me témoignais ta surprise en disant que la chose te semblait incroyable que je n'en eusse jamais entendu parler, car, me déclarais-tu, c'est lui qui mène tout chez les E.E.M.

Si tu savais, que Vantard est à peine connu de dix étudiants dans la faculté à laquelle il appartient et que les exploits qu'il te dit avoir accomplis n'ont eu leur réalisation que dans ses rêves: son imagination à lui, est comme son cerveau, elle a deux lobes: seulement, il y en a un grand et un petit: le petit contient les hauts faits dont son maître, Vantard, est l'auteur, mais il est presque vide et notre héros n'en parle jamais: le grand est rempli par tout ce qu'il aurait voulu ou voudrait faire: il y concentre tellement son esprit qu'il ne fait qu'en parler et qu'il finit par se croire l'auteur de tous les "beaux coups" qu'il contient et qu'il s'en attribue tout le mérite, lorsque mérite il y a... Souviens-toi bien, lorsqu'il te parlera, de la fable de La Fontaine, intitulée "Le Geai Paré des Plumes du Paon".

C... n'a pas d'esprit, il se l'avoue volontiers à lui-même; mais s'il en est persuadé, il ne veut pas que les autres le soient; c'est

pourquoi, s'avisant que le rôle de chroniqueur universitaire lui siérait bien, il se donne pour tel à ses amis et amies, sans jamais avoir écrit deux lignes dans aucun journal. "C'est moi, Rikan!" écrit-il à des jeunes filles d'Ottawa qui le connaissent. Bien plus—et ce trait d'ingéniosité vaut bien un long poème, diront les uns—bien plus, il s'informe auprès de Rikan lui-même, sur ce qui fera la matière de sa prochaine chronique, prie celui-ci de lui montrer son manuscrit, s'empresse de mettre sur le papier tout ce qu'il vient d'apprendre, quelques pensées que lui suggère le prochain écrit de son ami, et à ses compagnons de pension qui lui demandent s'il est à écrire une lettre, il répond: "Ah! non, c'est ma chronique de samedi prochain, pour "La Presse", que je suis à composer". C, mon ami, joue au "pool", vante-toi d'avoir fait trente points de suite, je te croirai, mais ne dis jamais à qui que ce soit que tu as déjà écrit deux lignes avec bon sens, car on te rira au nez:

Il t'est certainement arrivé, jeune fille, de recevoir un jour une lettre bien écrite de ce jeune étudiant si insignifiant qu'il n'a jamais pu retenir ton attention plus de dix secondes et dont le langage était plat, plat comme le Champ de Mars; tu ne t'en doutais pas, mais cette missive si bien tournée a coûté cinq dollars à P. E., qui te l'a envoyée: c'est mon ami A., qui a de l'esprit à en revendre, qui la lui a composée moyennant la somme mentionnée plus haut.

Voici un jeune homme qui parle tout le temps, même seul quand il n'a rien dit ceci... Le juge X. me disait hier... Je faisais précisément remarquer au député de Trois Etoiles, l'autre semaine..." et toujours sur ce ton-là.

Il prend un air mystérieux et grave pour vous annoncer des choses que vous savez depuis longtemps et ne s'aperçoit jamais lorsqu'il cause qu'il n'y a que lui qui ne baille pas...

Je veux parler de G. qui ne vous rencontre jamais, sans vous faire savoir qu'il est à préparer un discours sur la question ouvrière, sur le socialisme ou sur je ne sais plus quoi encore; "C'est un parleur étrange et qui trouve

"[toujours] "L'art de ne vous rien dire avec de grands [discours]. "Dans les propos qu'il tient, on ne voit [jamais goutte] "Et ce n'est que du bruit, que tout ce [qu'on écoute].

Voilà un type qui serait bien malheureux s'il devenait muet; le docteur Villeneuve dirait, s'il lui était donné de l'examiner, qu'il fait partie de cette catégorie d'imbéciles qu'on laisse circuler parmi le monde parce qu'ils sont inoffensifs.

Ah! pauvres de nous! c'est nous qui sommes le plus à plaindre dans tout ceci...

Si tu savais, ma chère, que ce brillant danseur que tu vois évoluer si adroitement, sans jamais faire un faux pas, sur le parquet verni et gissant des salles de danse, n'a jamais su, ne sait et ne saura probablement jamais faire autre chose que de faire des mouvements de pantin au son de la musique, et que c'est là toute son ambition: c'est un danseur, rien de plus rien de moins.

Son cerveau est ordinairement nu comme le Sahara, et il croit fermement que l'exécution de mille ou de dix mille bostons sans faute constituent toute une carrière et valent à leur auteur une renommée égale à la gloire de celui qui gagnerait dix batailles. C'est le chevalier sans peur et sans reproches de la danse, c'est le Bayard des cotillons.

Ses succès de jambe ne se comptent plus, c'est là son seul mérite et il en est fier comme Napoléon d'Austerlitz.

L'esprit ne lui monte pas plus haut qu'à la cheville; il n'en fait qu'avec ses pieds—on fait ce qu'on peut.—Place au mérite, devant lui chapeau bas messieurs, c'est un danseur vous dis-je!

Jacques HERMIL.

P.-S.—On me fera peut-être remarquer que j'ai oublié plusieurs "types" intéressants qui sont au catalogue, j'en suis sûr, de ceux qui observent un peu chez nous. A cette remarque, je répondrai que j'ai déjà dans d'autres chroniques, mis en scène plusieurs "sujets" intéressants; quant aux autres, leur tour viendra peut-être un jour "Si Dieu me prête vie".

J. H.

Librairie Saint-Louis

Papeteries, livres, journaux, jouets, impressions et reliure, etc., Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1913. Tél. Bell Est 2660 288 Ste-Catherine Est, près St-Denis

NATIONOSCOPE

SEMAINE DU 3 FEVRIER, 1913.

"TONY L'ESPION"

THEATRE-NATIONAL

SEMAINE DU 3 FEVRIER, 1913.

"La Famille Pont-Biquet"



RIONS

D'ESTOC ET DE TAILLE

Nous tenons de source autorisée que les frères Gonzalez et Godfroy viennent de passer à la rédaction de la "Croix". A l'occasion de leur départ du "Pays", leurs amis ont offert à chacun d'eux un joli cadeau. A l'un ils ont présenté un superbe compas doré sur tranches, et à l'autre un gros livre de messe aussi doré sur tranches.

A JEAN BRISSON.

Vous nous faites beaucoup d'honneur, cher monsieur, en nous disant que nous avons beaucoup de plomb dans la tête. Seulement je regrette de vous dire que si les carreaux du "Pays" n'ont pas été brisés, ce n'est que partie remise. Nous n'avons pu trouver les vitrines du "Pays", logé au 5me étage d'un édifice de la rue Saint-François-Xavier.

"RURSUS" GODFROY.

"Fils soumis" m'a confié qu'il languit d'impatience de connaître votre opinion sur un certain article publié en première page de l'"Eudiant" (17 janvier 1913), intitulé "Papa Langlois".

"RURSUS" GONZALVE.

Votre opinion sur l'article sus-mentionné nous intéresserait aussi beaucoup.

A "UN ANCIEN".

Je prends sur moi de vous avertir charitablement qu'un complot est formé contre vous. Un groupe de peaux-rouges entretient le projet de vous déculotter ni plus ni moins, en plein midi sur le Champ de Mars. Avouez, n'est-ce pas! que le site est bien choisi, le décor splendide: ce serait un spectacle absolument pittoresque. D'autant plus qu'il manque encore à nos musées universitaires beaucoup de curiosités dont tous seraient heureux—vous le premier, je n'en doute pas—de les voir s'enrichir.

Badinage à part, laissez-moi vous dire, tout de même que vous êtes un triste sire, et qu'aucun supplice n'est trop violent pour un insulteur de votre acabit.

A TOUS CES "PAYSANS".

Tenez-vous bien, messieurs, durant tout ce mois, et surtout ayez la prudence de porter continuellement épais caleçons sous minces pantalons.

On ne peut plus compter à Laval les étudiants qui souffrent de laryngite, de ce temps-ci. C'est la preuve qu'on peut user sa voix aussi bien en conspuant la "Patrie" qu'en la chantant.

COURTE-HEUSE.

Notre Feuilleton. No 10
JACQUES VINGTRAS
L'ENFANT
par Jules Vallés

(Suite)

Cette observation, qui, pour la première fois peut-être dans ma vie de jeunesse, me fut faite sans colère, mais avec dignité, me pénétra jusqu'au fond de l'âme; et j'ai eu le respect depuis lors.

Les moissons m'ont été sacrées, je n'ai jamais écrasé une gerbe, pour aller cueillir un coquelicot ou un bluet; jamais je n'ai tué sur sa tige la fleur du pain.

Ce qu'il me dit des pauvres me saisit aussi et je dois peut-être à ces paroles prononcées simplement ce jour-là, d'avoir toujours eu le respect, et toujours pris la défense de ceux qui ont faim.

"Tu verras ce qu'il vaut".

Je l'ai vu.

Aux portes des allées sont des mitrons en jupes comme des femmes, jambes nues, petite camisole bleue sur les épaules.

Ils ont les joues blanches comme de la farine et la barbe blonde comme de la croûte.

Les patrons sont au comptoir, où ils pèsent les miches, et eux aussi ont des habits avec des tons blanchâtres, ou couleur de seigle. Il y a des gâteaux, outre les miches, derrière les vitres; des brioches comme des nez pèins, et des tartelettes comme du papier mou.

A côté des haricots ou des graines charnues comme des fruits verts ou luisants comme des cailloux de rivière, les marchands avaient du plomb dans des écuelles de bois.

C'était donc là ce qu'on mettait dans un fusil? ce qui tuait les lièvres et traversait les coeurs d'oiseaux? On disait même que les charges parfois faisaient balte et pouvaient casser un bras ou une mâchoire d'homme.

Je plongeais mes doigts là-dedans, comme tout à l'heure j'avais plongé mon poing dans les sacs de grain, et je sentais le plomb qui roulait et filait entre les jointures comme des gouttes d'eau. Je ramassais comme des reliques ce qui était tombé des écuelles et des sacs.

Les articles de pêche aussi se vendaient à Pannesac.

Tout ce qui avait des tons vifs ou des couleurs fauves, gros comme un pois ou comme un orange, tout ce qui était une tâche de couleur vigoureuse ou gaie, tout cela faisait marquer dans mon oeil d'enfant triste, et je vois encore les bouchons vernis de rouge et les belles lignes luisantes comme du satin jaune...

Ainsi s'écoula ma jeunesse. Elle fut quelque peu monotone et triste, avec pourtant des jours moins moroses.

Lorsque j'évoque aujourd'hui la maison paternelle, et tous les êtres que la Providence plaça sur mon chemin; mon père, ma mère, mon oncle, mes tantes; lorsque je revois par la pensée l'école, la petite ville de Pannesac, et tant de lieux aimés, je sens mon cœur se gonfler d'émotion et mon âme se remplir de mélancolie...

La jeunesse passe et ne revient plus.

FIN